

LETTRE DE JOSÉ MARÍA ARGUEDAS A HUGO BLANCO
p. 434 et 435 du livre archive
El zorro de arriba y el zorro de abajo, 1990
Traduction J-P Damaggio

Frère Hugo, mon cher cœur de pierre et de colombe

Peut-être as-tu lu mon roman "Los Ríos Profundos" ? Souviens-toi, frère, le plus fort, souviens-toi. Dans ce livre, je n'ai pas seulement parlé de la façon dont j'ai pleuré des larmes brûlantes ; avec plus de larmes et de colères j'ai parlé des *pongos*¹, des *colons*² du domaine, de leur force cachée et immense, de la rage qui brûle dans la graine de leur cœur, un feu qui ne s'éteint pas. Ces *piojosos*, flagellés tous les jours, obligés de lécher la terre avec leurs langues, ces hommes méprisés par les mêmes communautés, ceux-là, dans le roman, envahissent la ville de Abancay sans peur des éclats d'obus et des balles, en réussissant à les vaincre. Ainsi, ils ont forcé le grand prédicateur de la ville, le curé qui les regardait comme s'ils étaient des puces ; les balles une fois vaincues, les serfs ont obligé le prêtre à dire la messe, à chanter dans l'église : ils ont imposé leur force.

Dans le roman j'ai imaginé cette invasion avec un pressentiment : les hommes qui étudient les temps à venir, ceux qui comprennent les questions sociales et politiques, comprendront ce soulèvement et la prise de la ville que j'ai imaginée. Comment, avec combien plus de sang bouillonnant, ces hommes se lèveraient si plutôt que de poursuivre la mort de la mère de la peste, du typhus, ils visaient les *gamonales*³, le jour où ils parviendront à vaincre leur peur, et leur horreur ! "Qui va les amener à surmonter cette terreur au cours des siècles, qui ? Est-ce que cet homme qui les éclaire et les sauve, est quelque part dans le monde ? Existe-t-il ou n'existe-t-il pas, Putain, merde ?", disant cela, comme tu pleurais le feu, en attendant seul.

Les critiques de la littérature les plus éclairés ne pouvaient découvrir au début l'intention finale du roman, celle que j'ai mise en son cœur, au milieu du courant. Heureusement, un seul, l'a découverte et il l'a proclamée, très clairement.

Et puis frère? Ce n'est pas toi, toi-même qui a conduit ces "pulguientos" indiens des haciendas, des piétinés parmi les hommes les plus piétinés de notre terre ; plus fouettés que des ânes et des chiens dont ils sont le visage tout craché

¹ Le péon qui est de corvée

² Le serf

³ Les grands propriétaires terriens

parmi les plus sales ? En les convertissant en les plus courageux des braves, ne les as-tu pas renforcés, ne les as-tu pas approchés de ton âme? En soulevant l'âme, l'âme de pierre et de colombe qu'ils avaient, qui attendait avec la plus pure graine du cœur de ces hommes, n'as-tu pris Cuzco comme tu me le dis dans ta lettre, et devant la porte même de la cathédrale, clamant et apostrophant en quechua, n'as-tu pas effrayé les *gamonales*, ne les as-tu pas fait se cacher dans des trous comme s'ils étaient des mulots très malades du ventre ? Tu as fait courir ces enfants et les a protégés du Christ ancien, du Christ de plomb. Frère, cher frère, comme moi, blanc de visage, de cœur indien le plus intense, pleurs, chant, danse, haine.

Moi, frère, je sais seulement bien pleurer que des larmes de feu; mais avec ce feu j'ai purifié la tête et le cœur de Lima, la grande ville qui niait, qui ne connaissait pas bien son père et sa mère; je leur ai un peu ouvert les yeux, les yeux des hommes de notre peuple, je les ai nettoyés un peu pour qu'ils nous voient mieux. Et dans les villages qu'ils appellent des étrangers, je pense que j'ai élevé notre véritable image, sa valeur, sa vraie valeur, je pense que je l'ai relevé haut et avec assez de lumière pour qu'ils nous estiment, pour qu'ils sachent qu'ils peuvent compter sur notre force; afin qu'ils ne prennent pas pitié de nous comme les plus orphelins des orphelins; pour qu'ils n'aient pas honte de nous, de personne.

Ces choses, frère qu'attendaient le plus ridiculisés de notre peuple, ces choses là nous les avons faites; toi l'une et moi l'autre, frère Hugo, homme de fer qui pleure sans larmes ; toi si semblable, si égal à un *comunero*⁴, larmes et acier. J'ai vu ton portrait dans une librairie du quartier Latin de Paris; j'ai sauté de joie en te voyant avec Camilo Cienfuegos et "Che" Guevara. Ecoute, je vais t'avouer quelque chose au nom de notre amitié personnelle qui vient de commencer ; Ecoute, frère, à la seule lecture de ta lettre, j'ai senti et j'ai su que ton cœur est tendre, est la fleur, autant que celui d'un *comunero* de Puquio, mes plus grands semblables. Hier, j'ai reçu ta lettre: j'ai passé toute la nuit à marcher puis à m'inquiéter avec la force de la joie et la révélation.

Je ne vais pas bien, je ne vais pas bien : mes forces s'amenuisent. Mais si je meurs maintenant, je mourrai plus tranquille. Ce beau jour dont tu parles va venir et, celui dans lequel nos peuples renaîtront, il vient, je le sens, je sens dans la fille de mon regard son aurore ; dans cette lumière ta douleur brûlante tombe goutte à goutte, goutte à goutte sans s'arrêter jamais. Je crains que cette aube ne coûte du sang, tellement de sang. Tu le sais et c'est pourquoi tu apostrophes, clames de ta prison, tu conseilles, tu grandis. Comme dans le

⁴ Les paysans indépendants, les héros d'Arguedas

cœur des *ceux* qui ont pris soin de moi quand j'étais enfant, qui m'ont élevé, il y a de la haine et du feu en toi, contre les *gamonales* de toute sorte ; et pour ceux qui souffrent, pour ceux qui n'ont ni maison ni terre, les *wakchas*, tu as un cœur énorme; et comme l'eau de sources très pures, un amour qui fortifie jusqu'à réjouir les cieux. Et tout ton sang a su pleurer, mon frère. Qui ne sait pas pleurer, et plus encore à notre époque, ne sait rien de l'amour, il ne le connaît pas.

Ton sang est déjà dans le mien, comme le sang de don Victo Pusa, de Don Felipe Maywa, Don Victo et Don Felipe qui me parlent jour et nuit, ils pleurent sans cesse dans mon âme, ils me réprimandent dans leur langue, avec leur sagesse géniale, avec des pleurs atteignant des distances qu'on ne peut pas calculer, ça va plus loin que la lumière du soleil.

Eux, écoute, Hugo, ils m'ont élevé, en m'aimant beaucoup, parce que de voir que j'étais le fils de *misti*, ils ont vu qu'ils me traitaient avec mépris, comme un indien. En leur nom, en me souvenant d'eux dans ma propre chair, j'ai écrit ce que j'ai écrit, j'ai appris tout ce que j'ai appris et fait, jusqu'à vaincre des barrières qui semblaient parfois incroyables. J'ai connu le monde. Et toi aussi, je pense au nom de *mes* semblables à elles, tu as su comment être frère de celui qui sait être frère, semblable à ton semblable, celui qui sait aimer.

Jusqu'à quand et jusqu'où pourrai-je t'écrire ? Tu ne pourras plus m'oublier, bien que la mort me saisisse, écoute, péruvien, fort comme nos montagnes où la neige ne fond pas, que la prison renforce en pierre et en colombe.

Ici je t'ai écrit, heureux, au milieu de la grande ombre de mes maux mortels. A nous, la tristesse des *mistis* et des égoïstes ne nous atteint pas ; nous avons la forte tristesse du peuple, du monde, de ceux qui connaissent et ressentent le lever du soleil. Donc, la mort et la tristesse ne sont ni mourir ni souffrir. N'est-ce pas vrai, mon frère ?

Reçois mon cœur. José Maria